

Le Bonheur de la littérature

Variations critiques
pour Béatrice Didier

sous la direction de
CHRISTINE MONTALBETTI
JACQUES NEEFS

Ouvrage publié avec le concours de l'École doctorale
« Pratiques et théories du sens » et de l'équipe « Littérature et histoires »
de l'Université Paris 8
ainsi que celui de l'École normale supérieure



Presses Universitaires de France

ROMAN ET GÉOMÉTRIE : LES *MÉMOIRES* DE MME DE STAAL-DELAUNAY

DAMIEN ZANONE

Rose Delaunay lut des romans, étudia la géométrie, écrivit des *Mémoires* : c'est dans cet ordre qu'elle fit les choses et c'est cet ordre qui rend singuliers ses *Mémoires*. Romans et géométrie y inscrivent leur marque comme aliment et comme forme d'un imaginaire : entre expansion et contrainte, effusion et sécheresse, débord sentimental et repli analytique. Dans cette tension se joue une heureuse rencontre : s'y inventent un ton et une morale.

I – Une vie et des *Mémoires*

Rose Delaunay (1684-1750) n'épousa que tardivement, à 51 ans, un baron de Staal, et cet événement compte à peine : pour ses contemporains, elle fut « Mlle Delaunay ». Orpheline de père, elle est confiée par sa mère à un couvent où, malgré sa modeste origine, elle reçoit la meilleure éducation parce que les religieuses, engouées de ses dons précoces, ne négligent rien pour confirmer cette enfant comme un prodige. Parmi les fées qui se penchent sur ses jeunes années, signalons, à titre d'emblème du moralisme littéraire, Mme de La Rochefoucauld, sœur du duc « si connu par son esprit »¹ et abbesse du couvent. Jeune fille, l'héroïne des *Mémoires* peut connaître un moment l'illusion que sentiments tendres et beau mariage peuvent la concerner comme une autre.

1. Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, éd. Gérard Descot, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1970 et 2001, p. 38. Le titre exact, établi par les éditeurs, est : *Mémoires de Madame de Staal-Delaunay sur la société française au temps de la Régence*.

Puis vient un temps où celle qui a désormais une vingtaine d'années perd presque tous ses appuis : ceux qui lui restent ne peuvent mieux que la faire entrer au service de la duchesse du Maine... comme femme de chambre ! Louis XIV est alors dans les dernières années de son règne : dans cette époque réputée austère, la duchesse du Maine, belle-fille du roi (car femme d'un de ses bâtards légitimés), organise autour d'elle, en son château de Sceaux, une « petite cour » qui passe pour le dernier foyer de vie brillante et mondaine, lieu d'urbanité et de fêtes par qui les mœurs policées héritées du meilleur XVII^e siècle (celui de l'hôtel de Rambouillet) se maintiennent et se transmettent au siècle nouveau. Les gens d'esprit (Fontenelle, Valincourt, Malezieu) y sont retenus pour protagonistes dignes de concevoir et de partager les divertissements des « grands ». De l'esprit, Rose Delaunay en montre à bon escient : à force de fines réparties et de lettres bien tournées, elle finit par être distinguée par sa maîtresse qui la sort de sa position subalterne pour en faire sa lectrice et sa secrétaire, sa confidente aussi, sans pourtant lui jamais donner un statut stable. Durant la période faste de Sceaux, Rose Delaunay met son esprit au service de l'invention des festivités ; puis, sous la Régence, elle le met à celui des intrigues que mène la duchesse en vue de faire nommer le duc son mari régent, voire de le faire monter sur le trône. La péripétie vaut à l'ancienne femme de chambre de connaître un an et demie de réclusion à la Bastille : autre grand morceau pour les *Mémoires* à venir. Jusqu'à sa mort en 1750, elle reste attachée à sa maîtresse dans la même position vassale et ambiguë : inférieure, humiliée souvent mais toujours nécessaire, louée pour son esprit mais pour son esprit seulement. Ses *Mémoires* paraissent en 1755, deux ans après la mort de la duchesse du Maine.

Dans l'article qu'il lui consacre en 1846, Sainte-Beuve saisit l'occasion de Mme de Staal-Delaunay pour argumenter avec brio son regard rétrospectif sur les femmes du XVIII^e siècle : ces femmes se départagent « en deux moitiés assez distinctes, celles d'avant Jean-Jacques et celles d'après ». Les femmes, d'après Jean-Jacques, se reconnaissent à « une veine de *sentiment* » ; quant à celles d'avant, dont Mme de Staal-Delaunay « offre l'image la plus accomplie et la plus fidèle », elles sont en fait également d'« après », mais d'après La Bruyère (« elles sont purement des élèves de La Bruyère ; elles l'ont lu de bonne heure, elles l'ont promptement vérifié par l'expérience » ; son livre « semble avoir donné son cachet à leur esprit »)². Mme de Staal-Delaunay, avec son

2. Charles-Augustin de Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, éd. G. Antoine, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1993, p. 1002.

« art d'ironie fine » et son « ton d'enjouement sans gaieté »³, mérite d'être dite son « premier élève », « un élève devenu l'égal du maître », perfectionnant le livre des *Caractères* par des apports sans nombre pour les chapitres « Des femmes » et « Des grands »⁴.

II – Moralisme et narration

C'est à son côté « La Bruyère femme »⁵ qu'on est tenté d'attribuer la rigoureuse prémisse qui ouvre les *Mémoires* de Mme de Staal-Delaunay en leur deuxième paragraphe : « Il m'est arrivé tout le contraire de ce qu'on voit dans les romans, où l'héroïne, élevée comme une simple bergère, se trouve une illustre princesse. J'ai été traitée dans mon enfance en personne de distinction ; et par la suite je découvris que je n'étais rien, et que rien dans le monde ne m'appartenait. Mon âme, n'ayant pas pris d'abord le pli que lui devait donner la mauvaise fortune, a toujours résisté à l'abaissement et à la sujétion où je me suis trouvée : c'est là l'origine du malheur de ma vie. »⁶

L'art du récit trouve, par ce début, une formule pour se rendre admissible auprès de l'esthétique classique. La splendeur du paradoxe établit le programme que les trois cents pages à suivre auront à traiter : la narration est d'emblée fixée par un bord théorique afin de pouvoir être tendue ensuite, sans faux pli, de manière à couvrir la grande matière d'une existence. Celle-ci se donne avant tout comme problème et sollicitation d'une réflexion : son récit ne flattera l'imagination qu'après, une fois établi que le prestige des événements ne peut être premier mais doit être construit secondairement, par la voie de l'exemplification. D'abord les principes, ensuite leur illustration : la formule est efficace pour encadrer le désordre menaçant d'un récit de vie. Avant d'être mise en mots, une existence mérite d'être qualifiée par une expertise de moraliste ; ce n'est qu'après qu'on peut l'abandonner au travail du conteur ou de la conteuse. En ce XVIII^e siècle où esthétique classique et narration en prose ne cessent de se flatter et de se défier tour à tour, comme des puissances rivales en littérature qui se devinent

3. *Ibid.*, p. 1003.

4. *Ibid.*, p. 1008.

5. L'expression est encore de Sainte-Beuve, dans son article sur la duchesse du Maine. Ailleurs encore, il la dira « le La Bruyère des femmes », mérite partagé avec Mme de Lambert au dire de l'article consacré à celle-ci. Éléments cités par G. Antoine, *ibid.*, p. 1194.

6. Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 37.

à la veille d'un grand combat, la première page de ces *Mémoires* se passant sous la Régence trouve une voie de conciliation qui fournira un modèle durable. Le modèle ne sera pas perdu quand, au sortir de ce siècle, « l'autre Mme de Staël », pour parler comme Sainte-Beuve⁷, fera, dans son roman de 1802, commencer ainsi la lettre confession de Mme de Vernon à Delphine : « Je n'ai été aimée dans ma vie que par vous [...] et cependant vous êtes l'être du monde envers lequel j'ai eu les torts les plus graves ; peut-être même n'y a-t-il que vous qui ayez le droit de me faire des reproches ; comment vous expliquer, comme m'expliquer à moi-même une telle conduite ? »⁸

Le procédé si brillant de ces *incipit* paradoxaux sonne comme un connotant direct de la narration classique et du siècle qui va de Mme de Staël à Mme de Staël⁹, ce qui ne l'empêche pas de pouvoir montrer son efficacité pour d'autres temps et d'autres lieux (pour mémoire, rappelons la première ligne du *Mars* de Fritz Zorn : « Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul »¹⁰).

Ironique et imagé, le brillant *incipit* des *Mémoires* saisit d'un coup la loi d'un être qui est aussi celle d'une existence, puisque la logique moraliste corrélerent exactement les deux. Pour être « d'avant Jean-Jacques », ces lignes n'en sont pas moins dans l'imminence de Jean-Jacques : l'étau moraliste tient encore, mais est bien prêt d'être desserré par la pulsion lyrique et par le thème pathétique. L'auteur des *Confessions* voudra saisir « dans sa première origine la longue chaîne de [ses] malheurs »¹¹ et il se plongera dans la narration de ceux-ci pour en chercher le principe. Pour Mme de Staël-Delaunay aussi, origine et cause se confondent : c'est là une certitude de l'anthropologie moraliste. Mais, pour sa part, elle sait quelle est « l'origine du malheur de [sa] vie ». Le moralisme de Rousseau est moteur profond de l'écriture, puisque celle-ci est la quête qui tend vers la révélation du mystère de l'origine. Chez Staël-Delaunay, en revanche, le moralisme est intégré comme un être second du langage, une qualité intrinsèque aux phrases qui est là, déjà et toujours, quand elles sont articulées. Au moment de l'écriture, il

7. Ch.-A. de Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, op. cit., p. 1002.

8. Mme de Staël, *Delphine*, éd. B. Didier, Paris, Flammarion, « GF », 2 vol., 2000, vol. I, p. 339. On pourrait citer encore, dans le même roman, le début de la lettre confession de Mme de Ternan : « J'ai été fort belle et j'ai cinquante ans ; de ces deux événements fort ordinaires, naissent toutes les impressions que j'ai éprouvées » (*ibid.*, vol. II, p. 177).

9. « Le XVIII^e siècle commence avec Mme la duchesse du Maine et avec Mme de Staël, de même qu'on en sort par l'autre Mme de Staël et par Mme Roland » (Ch.-A. de Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, op. cit., p. 1002).

10. Fritz Zorn, *Mars*, Paris, Gallimard, « Folio », 1979, p. 33.

11. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, in *Œuvres complètes*, I, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 349.

devient un code d'expression que l'auteur maîtrise parfaitement : énoncer d'abord son existence sous forme de règle avant de le faire sous forme de faits. Mais la mémorialiste joue si bien avec le code qu'elle le déjoue : vient en effet le moment, dans le texte, où les faits oublient d'exemplifier et s'entraînent les uns les autres par leur énergie propre. La règle, énoncée d'abord, n'a plus à obséder ensuite : la narration a si bien fait allégeance à la rhétorique qu'elle peut, cette formalité accomplie, aller son train comme elle l'entend.

III – Roman et géométrie

Cette tension s'entend tout au long du texte de Mme de Staal-Delaunay. D'un côté, le nuancement des sentiments et l'émotion d'exister comme expérience de pertes successives (ordre du qualitatif : goût du roman) ; de l'autre, la rigueur analytique et l'acuité qui identifie, dans l'aridité du monde, la marque de son vide (ordre du quantitatif : goût de la géométrie). Roman et géométrie sont les deux modèles qui diffusent le plus puissamment leur référence dans l'imaginaire de l'auteur des *Mémoires*.

Pour le roman, cela n'a pas à surprendre et pourrait être considéré, en tant que *topos*, comme passage obligé de la formation d'une jeune fille. Certes, celle qui se raconte ici met en avant que, dans son premier âge, son esprit a échappé à l'emprise de la fiction : non point formé « avec les *Peau d'âne* » mais avec « l'histoire sainte et profane »¹² et découvrant ensuite le goût de la lecture dans les livres de piété de la bibliothèque du couvent¹³. Une empreinte décisive viendra pourtant à l'inévitable moment de la lecture des romans. Ceux-ci viennent à Rose au sortir de l'enfance, par l'entremise de pensionnaires plus âgées : « Elles me prêtèrent des romans, dont l'impression fut si vive sur mon esprit, que je n'ai pas été depuis si agitée de mes propres aventures que je l'étais de celles de ces personnages fabuleux. [...] L'idée des passions me frappa, et les sentiments qui les forment s'insinuèrent dans mon âme sans objet déterminé. »¹⁴

Cet apprentissage trouvera occasion de s'exercer peu après, pour aider à former en soi un premier sentiment amoureux à propos d'un

12. Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 39.

13. *Ibid.*, p. 42.

14. *Ibid.*, p. 43.

jeune homme habile à jouer du luth : « J'ajoutais des sentiments imaginaires, puisés dans les romans, à ce que pouvait avoir de réel cette première inclination. »¹⁵ De manière constante ensuite, la référence romanesque sera réactivée pour donner relief ironique ou emphatique à des sentiments ou situations¹⁶.

Le savoir en la géométrie est un élément moins convenu de la compétence féminine. Il vient pourtant à Rose Delaunay de la même manière que les romans : sans maître institué mais, dans le gynécée du couvent, par l'entremise d'une amie qui ne fait que donner le premier mouvement, à savoir le goût pour les spéculations de Descartes et de Malebranche : « Mlle de Silly m'ouvrit un nouveau champ. Elle faisait une espèce d'étude de la philosophie de Descartes ; je me livrai avec un extrême plaisir à cette entreprise. Je lus ensuite avec elle la *Recherche de la Vérité*, et me passionnai du système de l'auteur. Pour vérifier si je comprenais quelque chose, je m'attachais à prévoir les conséquences de ses principes, que je ne manquais guère de retrouver : cela me fit croire que je l'entendais. »¹⁷

Cet intérêt se prolongera, du propre mouvement de l'initiée, par une volonté d'aller au plus près des principes : de la philosophie, elle passe à la géométrie (à entendre au sens classique, pascalien, de pensée mathématique). Ainsi, dans un moment d'ennui : « J'eus recours à une occupation nouvelle [...]. J'avais remarqué, dans mes premières études, l'inconvénient de ne pas savoir un peu de géométrie, et je conservais l'envie d'en prendre quelque teinture. Je m'y déterminai alors par la nécessité d'occuper mon esprit d'idées qui le remplissent entièrement. Je me livrai donc à cette étude, dont je tirai une utile diversion. »¹⁸

IV – Narration de géomètre

Quand le modèle romanesque vient nourrir la narration des *Mémoires* d'images séduisantes, au bord du sentiment (dans l'*incipit* : la figura-

15. *Ibid.*, p. 46. Revenant un peu plus tard sur l'épisode, la mémorialiste confirmera : « Cette première fantaisie que j'avais eue à 14 ou 15 ans n'était que l'effet des idées romanesques qui me faisaient désirer d'avoir une passion » (*ibid.*, p. 59).

16. *Ibid.*, p. 185, p. 202, p. 257, p. 304. Occasionnellement, les références à d'autres formes littéraires interviennent pour octroyer du sens : au théâtre (*Phèdre*), p. 197 ; à la fable (« Les animaux malades de la peste »), p. 247.

17. *Ibid.*, p. 44.

18. *Ibid.*, p. 49.

tion de soi en bergère ou en princesse), le modèle géométrique lui donne sa rigueur analytique, qui autorise et brime les images, les structures (la rigueur implacable des trajectoires d'existence, la nécessité de leur croisement). C'est pourquoi la géométrie, construction de formes avant tout, se révèle un modèle plus prégnant. La mise en place inaugurale, dans le texte, du destin de celle à qui arrive « tout le contraire de ce qu'on voit dans les romans » est une révélation autant qu'une leçon de la géométrie : l'efficace de celle-ci étant de mesurer l'écart du réel à l'idéal et d'en rendre le compte exact.

Inévitablement, ces comptes rendus du perpétuel mécompte de vivre sont le plus souvent d'une ironie cinglante. La compétence géométrique heurte de plein fouet la complaisance romanesque et l'humilie à toute occasion. C'est l'outil moraliste le plus efficace qui se puisse concevoir : avec lui, les situations de prime abord ambiguës se trouvent élucidées, c'est-à-dire mesurées. Ainsi, à propos d'un « M. de Rey » qui la courtise, la jeune fille observe « sur de légers indices, quelque diminution de ses sentiments ». Elle le voyait souvent en allant rendre visite à des amies « chez qui il était toujours » : « Comme elles demeureraient fort près de mon couvent, je m'en retournais ordinairement à pied, et il ne manquait pas de me donner la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer ; et, dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place : je vis alors qu'il la traversait par le milieu ; d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. »¹⁹ CQFD. On se dit qu'on ne connaît guère que Stendhal, autre narrateur pétri de géométrie, pour si bien démêler les arcanes du cœur à l'aide d'une formalisation graphique : on se rappelle la scène de la rencontre entre H. et K. dans le jardin de ville de Grenoble...²⁰. Même efficacité (la réduction des rapports humains à l'évidence d'un énoncé analytique et abstrait permet la compréhension des autres et de soi) ; même ironie (la bonne humeur de la démonstration est une victoire de soi sur soi qui empêche tout risque d'apitoiement). La maîtrise dans l'art de démontrer, cependant, peut porter des enseignements plus douloureux et la géométrie du cœur, alors, se fait plus grave. La leçon a lieu quand M. de Silly, le premier attachement profond de la jeune fille, s'en va : « Son image fixe remplissait uniquement mon esprit. Je sentais cependant que chaque instant

19. *Ibid.*, p. 57.

20. Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, éd. Béatrice Didier, Paris, Gallimard, « Folio », 1973, p. 244-245.

l'éloignait de moi, et ma peine prenait le même accroissement que la distance qui nous séparait. »²¹

Sainte-Beuve ne peut s'empêcher, en citant ce passage, d'y voir de l'excès et donc un « défaut » : « Cette peine qui croît en *raison directe* de la distance, c'est plus que du philosophe, c'est bien du géomètre ; et nous concevons que M. de Silly ait pu dire à sa jeune amie dans une lettre qu'elle nous transcrit : "Servez-vous, je vous prie, des expressions les plus simples, et surtout ne faites aucun usage de celles qui sont propres aux sciences." En homme du monde, et plein de tact, il avait mis d'abord le doigt sur le léger travers. »²²

La lettre de M. de Silly que cite Sainte-Beuve se poursuit ainsi, à propos des expressions venues des sciences : « Quoiqu'elles expriment beaucoup mieux, ne succombez point, je vous prie, à la tentation de vous en servir. »²³ Point n'est besoin, pour ce censeur, de justifier l'interdit : la précision est ennemie du goût (du « bon goût », celui de la « bonne compagnie » du XVIII^e siècle et que Sainte-Beuve voudrait prorroger encore), le langage des points et des lignes est antipathique au sentiment et s'il sied à une femme de se montrer subtile en matière de cœur, elle n'en fera certes pas un traité...

V – Morale de géomètre

Mme de Staal-Delaunay, heureusement, passe outre : l'étude de la géométrie lui aura appris que savoir énoncer la précision est une grande conquête et que lorsqu'on s'est rendu capable de la dire, rien ne doit en dispenser. Telle est la norme, scientifique et littéraire, qu'elle se choisit. La verve satirique y trouve évidemment son compte puisque la géométrie pourvoit en métaphores qui font hésiter, sur toute expression, entre son sens littéral et son sens figuré²⁴, et qui opèrent une révélation constante du mécanique plaqué sur le vivant. Ainsi, c'est au bonheur du verbe : tel personnage, « mobile de corps et d'esprit, [est] plus incapable de rester en un lieu que de se multiplier pour en occuper plusieurs à la fois »²⁵. Tel autre, dont la nullité est démasquée à l'usage, a

21. Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 64.

22. Ch.-A. de Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, *op. cit.*, p. 1006.

23. Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 78-79.

24. *Ibid.*, p. 301 : l'expression « se jeter par la fenêtre » est d'abord employée au figuré avant d'être techniquement prise au sérieux.

25. *Ibid.*, p. 231.

d'abord fait illusion dans les premières rencontres : c'est que « dans la solitude les objets se boursouflent comme ce que l'on met dans la machine du vide »²⁶. La verve satirique n'est cependant pas la seule compétence que la géométrie donne à la moraliste. Il y a, par exemple, l'impeccable sobriété que montre la géomètre pour analyser le discours qu'elle a dû tenir lors d'un interrogatoire subi à la Bastille : « ne m'étant presque pas écartée du vrai, dans lequel il me semble que l'esprit, forcé à quelque détour, rentre aussi naturellement que le corps qui circule rattrape la ligne droite »²⁷.

La géométrie est ainsi au principe du génie moraliste : c'est une leçon de vérité qui opère par dégonflement des illusions et porte un savoir bien dur, celui du rien. La première page des *Mémoires* l'annonçait : ni bergère, ni princesse (ces rôles réversibles qui clament avant tout une identité), « je découvris que je n'étais rien ». La leçon sera toujours la même : découverte, en quittant le couvent pour une autre maison, qu'elle n'est plus au centre de la « sphère » et qu'elle n'y sera jamais plus²⁸ ; perpétuel supplice, auprès de la duchesse du Maine, de ne pas savoir quelle est sa place (« les distinctions qu'elle m'avait accordées, depuis que j'avais quitté le titre et les fonctions de femme de chambre, n'avaient pas des limites précises. Je ne savais presque jamais si j'étais dedans ou dehors »²⁹).

Le prestige de la géométrie, est-on alors tenté de dire, est de casser celui du roman : le nihilisme de l'un, travail de sape qui tend à la révélation du rien, ne vaut que comme dénonciation de l'inanité de l'autre. La veine romanesque gonfle les illusions, la veine géométrique les dégonfle : saine économie, efficacité narrative garantie. Peut-être... Il est vrai que l'héroïne des *Mémoires* se montre dans ce va-et-vient : cultiver les « idées romanesques », « désirer d'avoir une passion », c'est « pour devenir, à ce qu'il me semblait, un personnage plus important »³⁰. Mais le mouvement inverse est tout aussi prompt : « je me vis dénué de tout objet. Le défaut de sentiment me fit tomber dans une espèce d'anéantissement »³¹.

26. *Ibid.*, p. 55.

27. *Ibid.*, p. 191. Hors *Mémoires*, dans une lettre à Mme du Deffand, on trouve ce magnifique énoncé, liant satire et méditation : « Les grands, à force de s'étendre, deviennent si minces qu'on voit le jour au travers : c'est une belle étude de les contempler, je ne sais rien qui ramène plus à la philosophie » (cité par Charles-Augustin de Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, op. cit., p. 1008).

28. *Ibid.*, p. 76.

29. *Ibid.*, p. 297.

30. *Ibid.*, p. 59.

31. *Ibid.*, p. 288.

VI – Idées romanesques et sagesse de géomètre

Ce conflit apparent entre les modèles romanesque et géométrique n'est cependant qu'un leurre destiné à masquer leur bonne harmonie. Entre l'un et l'autre, entre l'imagination et l'abstraction, la rencontre est propice car elle se fait sur le terrain qu'ils ont en commun, celui du virtuel où l'on compose à volonté et librement, loin du réel. Les départs romanesques de l'imagination trouvent, dans l'abstraction géométrique, matière à s'affiner en formalisations toujours plus grandes.

Cette complémentarité se vérifie quand on lit, à propos de telle péripétie, une remarque comme : « Je l'aurais supprimée, si j'écrivais un roman [...] mais le vrai est comme il peut. »³² Le vrai n'est pas vraisemblable... : on le sait, la poétique classique l'a assez dit. Mais c'est là qu'intervient la géométrie : appliquée à l'analyse du réel, elle permet de l'apprécier à l'aune de ce qui devrait être puisqu'elle est capable d'exprimer formellement ce dernier.

Ainsi le roman comme la géométrie portent une sagesse : l'un et l'autre détachent du monde réel (apparent et contingent) et apprennent à contempler l'idéal (vrai et nécessaire). « J'avais déjà compris qu'en morale comme en géométrie, le tout est plus grand que sa partie ; je me préparai volontiers à la mort »³³, écrit la mémorialiste pour dire un moment où la maladie fut prêt de l'emporter.

C'est parce qu'elle a ce savoir du vide, de la mort comme vérité du tout, que Mlle Delaunay est rassurée par la géométrie (qui légitime le vide) et encline au romanesque (qui permet de jouer avec lui). Grâce aux deux références qui sont mises à la disposition de son intellect et de son imaginaire, elle tient à la fois des certitudes et un point de fuite. Ce dispositif ne met pas toujours à l'abri de la dépression, au sens propre de l'aspiration de soi par le vide. Se retrouvant seule après le départ de Mlle de Silly, la jeune fille est lassée du divertissement : « Cela me causa une grande affliction, et mit beaucoup de vide dans ma vie. Ma passion pour l'étude s'était ralentie depuis que je m'étais aperçue que la vérité qu'on cherche s'évanouit au moment qu'on croit s'en saisir. J'aimais toujours la lecture comme une occupation utile et agréable ; mais je ne lui donnais plus les avantages qu'elle n'a pas ; et toute passion s'éteint dès qu'on en voit l'objet tel qu'il est. »³⁴

32. *Ibid.*, p. 56.

33. *Ibid.*, p. 51.

34. *Ibid.*, p. 51.

« L'objet tel qu'il est », quel est-il ? Fait de vide, de rien ? Cet amer savoir est perpétuellement perdu et retrouvé, oublié encore pour être appris à nouveau. La « flatteuse illusion » revient, par exemple, quand Mlle Delaunay est embastillée et répond avec une ardeur immédiate à la déclaration d'amour et à la proposition de mariage que lui fait le chevalier de Menil. Ce compagnon de prison oubliera ses promesses aussitôt libéré et la mémorialiste est comme obligée de s'excuser d'y avoir cru : « Ce n'est qu'à titre de souverain bien que les objets ont droit de nous passionner ; ils ne s'emparent de toute notre âme qu'en s'offrant à nous sous cet aspect. Je crus l'avoir trouvé ce bien par excellence que nos désirs poursuivent sans cesse et n'attrapent jamais. Je ne savais pas alors qu'il n'existe point dans le monde ; je pensai qu'il devait résider dans une union constante et bien assortie. »³⁵

Entre le vide et le souverain bien, entre la mort et l'amour, la géométrie ne trace pas de ligne droite ; elle découvre que les deux se confondent, qu'ils forment un espace homogène et que celui-ci, propice à l'illusion, est la place du roman.

35. *Ibid.*, p. 209.